

ROUGE,
MERE ET FILS

SUZANNE JACOB

ROUGE,
MÈRE ET FILS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

L'auteur remercie le Conseil des Arts et des Lettres
du Québec et le Conseil des Arts du Canada
pour leur soutien financier.

ISBN 978-2-02-114461-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2001

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Une seconde plus tôt, tout allait à merveille. Elle ne pensait à rien d'autre qu'aux cartes. Elle ne pensait pas au fait qu'elle jouait aux cartes, à la Dame de Pique, ou au Cœur si on préfère, avec ces personnes-là, donc deux amis de Simon, Martin et Cécilia, et Simon, dans ce lieu-là, chez Simon pour être précis, dans son appartement vaste et lumineux de la rue Sainte-Claire, une rue en pente raide entre la rue Saint-Jean et la falaise, dans le quartier Saint-Jean-Baptiste. C'était fin avril, un vendredi soir, elle avait terminé une semaine d'immersion de français avec un groupe de juges anglophones, du monde charmant, au manoir Montmorency, un lieu idéal dans un site répertorié comme un des plus beaux du monde sur lequel on peut tout apprendre en visitant son site web. Mais tout ça était déjà loin derrière elle, elle serait payée vers le début du mois prochain, juin. Pour le juge chinois qui lui avait demandé des cours privés en lui promettant de lui confier en retour

les secrets les mieux gardés du thé tibétain, elle verrait comment se présenterait l'automne, ça n'irait pas avant septembre de toute façon ; elle avait tout l'été devant elle, elle n'y pensait pas non plus. Au lieu de rentrer chez elle, elle avait décidé de passer le week-end à Québec chez Simon, s'il était libre, et comme d'habitude, s'il voulait bien ne rien remettre en question de leur rupture. « À condition que tu acceptes de jouer aux cartes », avait dit Simon. Donc, elle jouait, elle ne pensait à rien, tout allait à merveille. Elle déployait l'éventail des cartes, elle voyait les six autres mains déployer le leur, elle enregistrait les indices, souffles retenus, soupirs brefs, toux perfides, déplacements des pattes de chaises, quatre chaises fois quatre donnent seize pattes sur le plancher de chêne, elle buvait de l'eau parfumée à l'étoile d'anis, les autres buvaient du vin de l'Uruguay, la nuit était tombée, des cris montaient de la rue, Simon se levait, allait se pencher à la fenêtre de la cuisine, ce n'était rien. « Ce n'est rien. Ce n'est jamais rien, a dit Cécilia. – C'est la rue Sainte-Claire », a conclu Martin en redistribuant les cartes. Delphine a déployé son jeu, le contrôle était là, elle pouvait tout ramasser les yeux fermés. C'est à cette seconde-là, lorsqu'elle aperçoit qu'elle a toutes les cartes en main, que ça commence, ce tremblement, ce grelottement impossible à maîtriser. Puis, les couronnes des rois éclatent sur leur tête. Delphine voit les nombres osciller et se

mettre à tourner, les bouches des figures s'ouvrir toutes grandes et laisser échapper la fumée à travers laquelle les visages des valets aux cheveux d'or se plissent et se creusent de mille sillons. Tout se brouille pendant qu'une figure unique cherche à sortir des limbes, à apparaître, à se révéler et que les cartes deviennent des flammes rigides qui brûlent les mains. Delphine cherche en vain à discerner, à travers la fumée qui continue de s'exhaler de la bouche béante des figures, la forme qui n'arrive pas à se préciser, à se dégager des décombres. « Alors ? » demande Simon. Delphine se réveille, se secoue, se débat, sort de l'emprise de ce cauchemar de fumée, parvient à trouver la faille dans son jeu. Une seule carte permet de perdre la main. Elle la joue. Elle perd. Rien ne va plus.

Simon protesta. Ce n'était pas possible de jouer comme ça ! Delphine avait un contrôle, là, c'était net, elle jouait pour qui au juste ? Elle avait voulu, elle voulait perdre. « Désolée, dit Delphine, ce que j'avais en main, ce n'était pas du jeu, je jure que ce n'en était pas. » Il était tard, il n'y avait plus de vin, on se sépara. Delphine grelottait. Elle voulut dormir avec Simon. « Qu'est-ce qui t'a pris, pourquoi tu n'as pas fait le contrôle ? » demanda Simon. – Parce qu'il y a un malheur qui essaie de se frayer un chemin jusqu'à moi, dit Delphine. – Encore tes histoires, allez, raconte-moi », dit Simon en attirant Delphine contre lui. Elle se laissa glisser sans répondre dans le

sommeil, hors d'atteinte de l'emprise d'une absurde prémonition qui avait empêché le contrôle que le hasard lui avait jeté tout cuit dans les mains.

Elle avait décidé de prendre la 40. Elle se retrouva en train de rouler sur la 20. Il était peut-être écrit que sur la 40 elle aurait un accident dont sa distraction venait de la sauver. Ou alors, il était écrit qu'elle aurait un accident sur la 20 et elle filait en direction de ce qui était écrit. Simon avait raison. La vie de Delphine était entièrement fondée sur l'imprécision et l'oscillation, sur l'indécision et l'hésitation, et, avant tout, sur les histoires qu'elle se racontait, oui, elle en convenait, Simon avait terriblement raison. Elle venait encore de lui en fournir la preuve lorsqu'elle s'était réveillée avant l'aube, submergée par l'angoisse, aux aguets, l'oreille tendue pour identifier la voix qui appelait, qui étouffait, qui basculait, qui s'effondrait, la voix qui s'accrochait à elle et tentait de la tirer hors du sommeil, et quand elle avait voulu qu'ils se prennent dans l'espoir de faire céder l'étau de l'angoisse, alors qu'elle avait juré que jamais plus elle ne ferait l'amour avec lui. Bon, voilà qu'elle roulait à cent soixante. Elle n'avait pas les moyens de se payer une contravention. Bah, à cette heure-là, les flics dormaient, pourquoi se priver.

Comme toujours, c'était fameux, avec Simon, un délice, on n'allait pas réveiller là-dessus puisque, après, l'angoisse était toujours là. Simon avait fait du café. Ils étaient allés le boire sur la terrasse. Une aube pressée d'en finir repoussait déjà la nuit au fond des Laurentides. «Tu avais promis de passer tout le week-end, qu'on irait voir les oies», avait plaidé Simon. Il avait raison, toujours raison en fait, mais justement, ça n'avait finalement pas été suffisant pour faire tenir leur histoire, la prochaine fois, promis, on se fera un tarot. Elle bouclait son sac. Il se moquait d'elle gentiment, il riait, elle riait, ils s'embrassaient dans l'entrée, ils regrettaient, je regrette, tu regrettes. Par-dessus l'épaule de Simon, le regard de Delphine tombait dans l'œil vide du judas de la porte bleue. Elle se hâtait d'ouvrir la porte pour échapper à cet œil-là, refermait sans bruit la porte sur Simon qui allait retourner dormir. Lui, il allait à la fenêtre, sachant d'avance qu'elle ne lèverait pas les yeux vers lui, qu'elle n'enverrait pas la main. Il la regardait boucler sa ceinture de sécurité, ajuster les rétroviseurs. Mais elle le surprenait. Elle faisait basculer le rétroviseur de manière à le voir. Il lui envoyait la main. Elle rabattait lentement le miroir en balayant du bout des doigts le reflet de Simon, démarrait. Maintenant, il allait retourner dormir. Il s'endormirait dans le flux des pensées que Delphine allait lui prêter, «Delphine va forcément prendre la 20 au lieu de la 40 comme je lui ai recom-

mandé de le faire, parce qu'elle déteste traverser l'échangeur de Trois-Rivières qui lui donne toujours l'impression de perdre un temps qu'elle ne rattrapera jamais, et parce qu'elle veut à tout prix arriver à Montréal la première. Nous sommes tous comme elle, sur la route, nous voulons toujours être le premier arrivé et avoir doublé tous les autres pour atteindre la tête du peloton que nous imaginons, que nous créons, mais elle est comme ça encore plus que nous tous, elle conduit en assoiffée de vengeance, elle paraît savourer sa vengeance à chaque fois qu'elle prend la tête d'un segment de peloton sur l'autoroute. Oui, se sera dit Simon n'arrivant pas à se rendormir, Delphine est trop maigre, ça ne lui va pas, elle s'en fiche mais elle perd peu à peu l'éclat qui captaient les regards. Aujourd'hui, il y a une foule pesante qui circule jour et nuit en elle, qui apparaît et disparaît sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, qui la laisse maigre et lente. Qui peut savoir combien elle a pu être légère et assoiffée, amoureuse et drôle, qui sait combien elle peut être drôle, suis-je le seul?, non, il y en a au moins deux autres, deux, trois, dix autres qui le savent, je suis encore jaloux, aura pensé Simon en tournant son oreiller, Delphine m'a délivré de ma tristesse, Delphine a chassé en claquant dans ses mains chaque fois qu'elle l'apercevait le fantôme qui juchait sur mes épaules. Non, je ne crois pas aux fantômes ni aux esprits, se sera répété Simon, ni à aucune his-

toire, mais justement, voilà ce qu'elle m'a appris : il n'y a pas lieu de croire. Il ne s'agit pas de se mettre à croire ou à ne pas croire. Il suffit de claquer dans les mains. Il suffit de déposer au bon endroit, sous le lit ou sous une fenêtre de la chambre des enfants, le gros sel qui dissout les monstres. Il suffit d'accomplir ces gestes, du théâtre – "tu as quelque chose contre le théâtre?" –, pour que les enfants ne soient jamais plus ennuyés par les monstres qui les terrorisent depuis toujours. Moi qui suis un être purement rationnel, comment ai-je pu avoir des enfants aussi terrorisés par les monstres, ça reste un mystère entier, Delphine sera venue juste à temps pour aider les enfants à chasser les monstres de cet appartement, elle y sera restée tout le temps qu'il aura fallu pour les chasser, moi, j'étais trop absolument rationnel pour trouver une solution à tous ces monstres. Oui, aura pensé Simon, avec Delphine, il avait ri comme il n'avait pas imaginé qu'on puisse rire avec une femme et dans une passion aussi brutale, c'était le bon mot, une passion où il entrait de la rage, de la colère, de la révolte, de la rancune, et c'était la puissance de cette noirceur accumulée en eux avant leur rencontre que leur passion avait transformée en rires, en délires, en jouissance. Non, elle n'était pas drôle tous les jours, aura pensé Simon, elle était exaspérante, désespérante, destructrice, dévastatrice, surtout quand elle se mettait à emprunter des méandres dont elle ne disait rien, des dédales obscurs qui

réveillaient la jalousie, qui laissaient s'infiltrer entre elle et lui des images qui faisaient lentement sourdre le plaisir, qui le faisaient courir de l'échine à la nuque et jusqu'au sommet de la tête, et cette onde de plaisir qui devenait visible lorsqu'elle redescendait par son front, déferlant dans son visage et la rajeunissant de vingt ans en une seconde, Simon ne savait pas si c'était à lui seul que Delphine la devait. Ah, aura pensé Simon, bien évidemment, qu'est-ce qu'elle a de rationnel, cette jalousie? Dans cette question, Delphine y est tombée comme les autres, mais avec une différence tout de même. Ma réponse, toujours la même, c'est qu'il faut bien que les êtres rationnels choisissent et cultivent une part d'irrationnel pour savoir qu'ils sont rationnels. Dans mon cas, c'est une jalousie pure, totalement gratuite et incontrôlable qui m'assure de ma logique par ailleurs. Delphine a commencé par accorder toute sa place à ma jalousie, jusqu'à consentir à déchirer la dernière photo de Lorne, et une autre de Lenny qui lui était plus chère encore. Je la vois la déchirer lentement, je ressens un plaisir incompréhensible à la regarder déchirer cette photo de Lenny, un plaisir presque sadique parce que je sens Delphine désespérée de se séparer de cette image. Mais jamais elle n'aurait avoué ce désespoir, elle ne l'avouera jamais, il est tabou. Nous nous étions donc juré, c'était son plan, de ne jamais donner suite à une attirance sans avoir prévenu l'autre. Ça ne pouvait rien arranger et ça n'a rien

arrangé. J'avais prévenu, serments, promesses sont le carburant même de ma jalousie, la base stratégique qui assure que la trahison est possible et même entrevue, et même désirée. C'est lorsqu'elle a décidé que ma jalousie n'existait pas, qu'elle n'était que l'écho déformé d'un autre sentiment qui ne la concernait pas, et lorsqu'elle a levé les serments et les promesses, que les choses se sont déglinguées. Je n'éprouvais plus de jalousie, c'est certain, mais plus de désir non plus, enfin, à peine, mis à part celui qu'elle me trompe enfin. Mais après deux ans de rupture, elle n'a toujours personne, c'est ce qu'elle dit, est-ce que je la crois ? Ah, elle me désire toujours. Cette angoisse, c'est tout ce qu'elle a trouvé pour manquer à sa résolution de ne plus jamais s'abandonner à moi. Elle ne me manque plus du tout sur le plan du désir, la rue Saint-Jean est un réservoir où je n'ai qu'à tendre la main. Non, c'est le rire, ce sont les larmes, les discussions qui ne cessaient d'éclater pendant les courses, les repas, les valises, bizarre, c'est la vie, tout simplement la vie qui me manque. Chaque fois que Delphine repart, j'ai le sentiment qu'un mur se désagrège en moi, et à chaque fois, je ne sais pas si je vais retrouver le courage de le remettre en état, et à chaque fois, j'éprouve tout de même un soulagement que je cherche à lui cacher, comme si je vivais plus normalement lorsque la vie me manque, drôle d'affaires.»

Delphine cessa d'imaginer les pensées de Simon

un peu avant le pont de la rivière Nicolet. Quelques voiliers d'oies blanches traversèrent les rétroviseurs. Presque personne sur la route. Elle ne met jamais la radio, ça l'épuise, ces gens qui travaillent sans déconnecter à fabriquer de l'actualité. Ni les cassettes qu'elle emporte à tout hasard par habitude. Elle aime rouler. En tout cas, ça ne pouvait pas être Luc qui appelait. « Mon petit Louka. » De toute façon, il ne l'appellerait pas, elle, Delphine, sa mère. C'est ce qu'elle sait de son fils. Elle croit connaître l'événement qui a décidé que son fils ne l'appellerait plus jamais à son secours. Elle ne veut pas que cet événement émerge des profondeurs où il est enfoui, mais à peine a-t-elle commencé à résister que le voici qui se hisse des fonds de glaise, le voici qui agite la surface du lac. Elle appuie sur le bouton qui commande les quatre vitres à la fois. L'air frais s'engouffre dans la voiture rouge, rouge qu'elle a en horreur, elle n'a pas eu le choix à l'agence de location, rouge comme le souvenir enfoui contre lequel il ne sert à rien de se battre car le revoici qui est projeté sur le pare-brise à l'intérieur de la voiture. Il n'y a plus qu'à se concentrer sur le paysage extérieur et à faire semblant que ce film ne joue pas. Enterrer la trame sonore. Elle tourne le bouton de la radio, ça joue à plein tube, ce ne sont pas les petits violons du roi, ni les castrats hypersensibles ni les gavottes poudrées, c'est du muscle synthétique qui galère et déferle à six heures du matin. Tiens, des oies, en

revoilà tout un voilier qui n'erre pas, qui connaît parfaitement ses routes. Mais les oies sont impuissantes à tromper le souvenir cuisant qui décidément ne renonce pas, qui fait résolument surface. Allons-y, finissons-en. Delphine choisit de faire face aux images en leur imposant une trame sonore de son cru. Le titre serait *Le Canot rouge*. Un jour, un petit garçon de trois ans et demi appelé Luc et sa maman Delphine faisaient un merveilleux voyage de rêve en compagnie de leur amie Catherine dans un canot rouge sur un lac très calme et bien glissant, un lac sans nom tellement il était secret et effacé au cœur du Bouclier canadien. C'était un lac qui hébergeait des brochets, des nénuphars jaunes et des sangsues et, à son extrémité sud, il offrait une étroite plage de sable doré protégée par deux immenses rochers, des durs, des noirs, avec des mousses vert fenouil qui s'agrippaient à eux pour les tatouer...

Delphine fut interrompue dans son récit par une question de Félix qui, s'il n'était pas réellement dans la voiture au côté de Delphine, occupait tout de même un siège permanent dans sa pensée non seulement parce qu'il était le père de Luc, mais parce que Delphine avait adoré cet homme : « J'aimerais bien connaître la raison qui t'oblige à parler comme si tu écrivais, avec ce ton invraisemblable de quelqu'un qui est en train d'écrire solennellement un testament. » Delphine baissa le volume de la radio, appuya son coude gauche sur le rebord de la vitre,

tourna un instant la tête vers Félix et lui sourit avec beaucoup d'affection. Trop d'affection pour lui, affection éternelle pour cet homme qui ne s'est jamais trouvé dans la nécessité de se raconter solennellement une histoire pour retrouver sa route, ni jamais de recourir à la boussole des mots pour retrouver sa direction. « Où étais-tu passé, demandait-elle à Félix d'un ton léger, ce onze août ? Je n'arrive pas à voir, dans le film qui se projette actuellement sur mon pare-brise sans que je l'aie demandé, où tu étais passé ce jour-là. – Ma chère Delphine, nous avons vécu dix fois ensemble le passage du onze août. De quel onze août s'agit-il ? »

Quand il prononce mon nom, se dit Delphine en faisant gicler le lave-vitre sur le pare-brise et en actionnant les essuie-glaces, j'ai toujours le sentiment que nous n'avons jamais, Félix et moi, cessé de partager nos vies, que rien ne cesse, qu'aucun lien ne se rompt jamais ailleurs que sur la scène, que tout se poursuit dans les coulisses, bien à l'abri des déclarations et des papiers officiels.

Félix s'était esquivé sans attendre la réponse de Delphine. Si la plupart des questions tombent désormais en désuétude avant même d'être formulées, s'expliqua Delphine, c'est que le futur expire, c'est que le futur est KO. Il a fallu des siècles pour créer et élargir l'espace du futur dans la pensée humaine, et quelques années pour administrer au futur le choc qui l'a fait disparaître ; impossible de

transmettre aucun espace de futur par la méthode du test objectif. Il faut des histoires, mais les histoires sont interdites parce qu'elles ne se soumettent pas aux tests objectifs. Delphine avait à nouveau accéléré, elle roulait à plus de cent soixante, leur vitesse de croisière à l'époque, à elle et à Félix. Les images du film *Le Canot rouge* s'étaient disloquées sur le pare-brise. Il n'en restait plus qu'un lambeau d'affiche parmi des milliers de lambeaux d'affiches déchiquetées vives sur les palissades érigées pour masquer les terrains vagues et les chantiers. On ne serait pas forcé d'assister à une scène grotesque où une jeune mère gifle son enfant pour qu'il apprenne à faire le mort quand un ours s'approche de lui. On ne discute pas avec un ours. Pour faire le mort, il faut vaincre sa peur des araignées à casque, des guêpes à bonnet, c'est sûr. On frappe un enfant. On le frappe pour l'aveugler. Oui, bon, on le frappe injustement. Oui, bon, c'est irrattrapable. Nous sommes tous lourds de gestes irrattrapables qui resurgissent de temps à autre à la recherche désespérée d'un temps réversible. Nous sommes tous un jour ou l'autre mis en présence des effets de nos gestes irrattrapables, nous traversons tous des périodes où nous sommes hantés jusqu'à l'insomnie par tel ou tel geste irrattrapable et par son retentissement et par ses conséquences étalées jour après jour sous nos yeux. Si j'ai commis un meurtre, je voudrais bien être mise au courant, je voudrais bien qu'on m'apporte le

journal, se dit Delphine. Quelqu'un m'a appelée cette nuit, ce n'était pas mon fils Luc, ce n'était pas son père Félix, ce n'était pas Simon, reste Lorne, reste Catherine, reste toute l'humanité souffrante, recommandons. Ou alors, il faut donner raison à Simon : personne ne m'appelle, personne ne m'a appelée à travers les cartes ou à travers le rêve, j'ai inventé de toutes pièces une angoisse mortelle pour renverser sans perdre la face la décision grotesque de ne plus jamais faire l'amour avec lui. L'angoisse m'a permis de renverser une décision soi-disant irréversible.

Il faisait grand jour depuis longtemps, mais Delphine, qui n'avait pas encore percé le mystère de sa nuit, observa que le bleu du ciel devenait peu à peu plus opaque, qu'il se solidifiait en un mur infranchissable pour l'œil, et que c'était uniquement en accolant à ce bleu le mot « infini » qu'elle pouvait à présent rendre ce bleu respirable. Elle aperçut les gyrophares qui tournaient dans son rétroviseur. Elle freina. « Irréversible, inéluctable, inexorable », récitait-elle en fouillant son sac à la recherche des papiers. Elle les tendit au policier et continua à observer la calcification du bleu du ciel. Le policier alla plonger dans son ordinateur pour vérifier si les papiers étaient vrais ou faux. Il refit surface cinq minutes plus tard. Je veux, je vais gagner, pensa Delphine.

– Qu'est-ce qui presse ? demanda le policier d'un ton engageant.

– J'ai peur, confessa Delphine après avoir rapi-